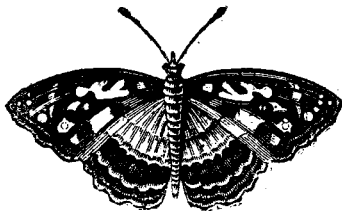


Ce Journal paraît les mardis et samedis. Le prix de l'abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, et 20 fr. pour l'année. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, chez M. Gœury, au Cabinet littéraire, place des Célestins, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez MM. Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont, n. 3; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue de la Fromagerie, n° 5; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



Journal des Dames,

des Salons, des Arts, de la Littérature, des Théâtres, et des Modes,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ

D'HOMMES DU MONDE, D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES.

UNE PIERRE DE LA BASTILLE.

Je sonnai. — « Apporte-moi de quoi écrire une lettre », dis-je au domestique qui accourut.

Le domestique sortit. L'instant d'après il revint en apportant une plume et du papier.

— « S'il plaisait à Monsieur, me dit-il, un pauvre diable attend à sa porte, qui désire lui vendre un encrier. »

— « Pourquoi donc tant de cérémonie, Guillaume? Tu sais bien qu'il me faut un encrier. »

Un homme entra; il portait de ses deux mains une lourde et épaisse machine en pierre de taille, qu'il posa gravement sur mon bureau. Cette pierre avait la forme d'une tour, avec les créneaux, les cercles de fer, les petites fenêtres étroites et oblongues d'une tour; tout au bas, et dans un trou qui représentait les fossés fangeux, l'encre flottait, image trop réelle de la limpidité des eaux du fossé.

« Qu'est-ce que cela, Guillaume? m'écriai-je. Qui vous a permis cette mauvaise plaisanterie, Monsieur? » Guillaume ne me répondit pas.

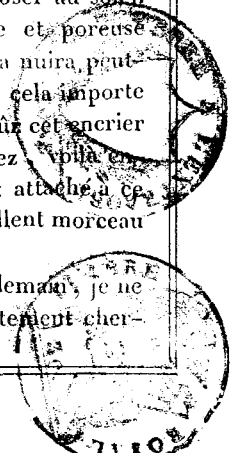
L'homme qui avait apporté la machine, prit la parole: « Monseigneur, me dit-il, ceci n'est pas une plaisanterie; il y a déjà long-temps que nous ne plaisantons plus, nous autres du faubourg. L'encrier que voilà, si informe, et dont la masse épaisse jettera une ombre si triste sur vos pensées de gentilhomme, regardez-le avec respect: je l'ai

façonné de mes propres mains avec une pierre de la Bastille, après avoir renversé la Bastille! »

A ces mots je regardai mon encrier avec un muet étonnement.

L'ouvrier s'approcha de son ouvrage, il le contempla avec satisfaction, puis il reprit: « J'ai fait ce que j'ai pu, voyez-vous, Monseigneur; je ne suis pas très habile maçon; il peut se faire que cette tour ne soit pas positivement une tour, et vous comprendrez facilement que, bien que j'aie voulu figurer la Bastille, la vraie Bastille était plus belle. Néanmoins vous pardonnerez à l'ouvrage en faveur de l'ouvrier. Ce que je puis vous assurer, c'est que la pierre que voilà a été tirée du bon endroit. Telle que vous la voyez, elle appartient à la plus triste des quatre tours, à la tour de la *Liberté*. Aussi, remarquez, je vous prie, comme la pierre est noire, comme elle suinte encore! J'ai eu beau y passer la lime, l'exposer au soleil et à l'air, cette pierre est restée humide et poreuse comme la pierre d'une tombe d'église; cela nuira peut-être à la qualité de votre encre, mais aussi cela importe beaucoup à la valeur de l'encrier. A coup sûr cet encrier sort d'un cachot, et d'un bon cachot; tenez, voilà encore la trace d'un anneau de fer qui était attaché à ce coin-là!... Vous possédez vraiment un excellent morceau de la Bastille, Monseigneur! »

Cet homme aurait pu parler jusqu'au lendemain, je ne l'écoutais pas; je me promenais dans l'appartement cher-



chant les recoins les plus reculés et les plus sombres pour éviter l'aspect de cette Bastille en miniature. La voilà donc réduite à cette dimension frivole, cette vaste forteresse qu'habita Louis XI ! La voilà donc sur ma table, imbécille jouet d'enfant, cette maîtresse souveraine du vieux Paris ! Toute la France guerrière et pensante a été renfermée dans ce lieu. Louis XIV s'en est servi aussi bien que Richelieu, de cette Bastille si morne et si froide ! Le grand Condé et Voltaire ont été renfermés dans ces murs ; l'un, vaincu par la Bastille, tout grand qu'il était ; l'autre, faible, nu et pauvre, vainqueur de la Bastille ! Qu'es-tu donc devenu, symbole des vieux pouvoirs ? Est-ce bien toi qui gis ainsi sur une table, prêtant la boue de ton fossé à ma plume, toi, prison éternelle, toi, sombre cachot où s'étouffaient les cris des victimes ; toi, donjon où l'écrivain expia ses rêves ; toi, qui fis taire tant d'amours malheureux, tant d'opinions généreuses, tant de croyances religieuses, tant d'écrits que tu brûlais par la main du bourreau, et dont les cendres jetées au vent ont fini par retomber sur ta tête comme un linceul ? Ainsi je rêvais et je revenais de temps à autre auprès de cette étrange relique du pouvoir absolu.

Puis je cherchais à me tout rappeler de cette histoire, je voulais découvrir dans cette prison en miniature la place où avaient pensé tant de grands hommes ; puis il me semblait que ce monument, tout-à-coup infidèle à sa mission, rejetait par tous ses pores les pensées de révolte et de révolution que le pouvoir confiait à sa garde. Faites attention, et, si vous êtes attentif, vous verrez que ce n'est pas l'eau qui suinte présentement, ce ne sont pas les cris des misérables qui se font entendre : ce qui suinte par cette pierre, c'est le génie ; ce qui ébranle ces murs épais, ce n'est pas le peuple, c'est la liberté des vieux âges qui éclate et qui lézarde ces vieilles murailles, et qui, par la plus amère dérision, a forcé ces vieux débris à prêter leurs flancs creusés aux travaux de la même pensée d'indépendance et d'égalité sociale qu'ils compriment si long-temps.

Puis, je me plaçais sur la plate-forme de la tour, et, de cette hauteur, le spectacle le plus animé et le plus dramatique s'offrait à mes regards. Je voyais le canon de la Bastille, sous les ordres d'une femme, tirer sur Louis XIV le grand roi ; je voyais Voltaire, jeune encore, penché et prêtant l'oreille à ces bruits du peuple qui s'élevaient jusqu'à lui dans la république sommeillant du faubourg Saint-Antoine ! Reconnaissez le peuple ! malgré la Bastille malgré ses canons, ses armes et ses forts, à cent ans de distance, le peuple, souverain toujours, ouvre les portes de la ville à Louis XIV enfant, à Voltaire vieillard octogénaire, deux despotes contre lesquels la Bastille ne peut pas prévaloir.

Et moi, homme du vulgaire, moi, qui suis encore un prince quand personne ne l'est plus, insipide amoureux d'une femme que je ne connais pas, j'oserais tremper une plume, adultère peut-être, dans ta vieille pierre ! Bastille purifiée par la vengeance du peuple ! moi, je te ferais servir à un frivole et incertain caprice de mon cœur ! Tu serais là béante pour moi, et me regardant écrire par tes rares fenêtres les fadaïses d'une passion sans raison ! Tu

serais l'esclave bienveillante de mes pensées les plus bizarres ! Et toi, reine de la pensée de tant de grands hommes, et qui la fesai jaillir si pure et si vive, tu assisterais au petit lever de mon imagination insensée !

Oh que non pas ! non, je ne profanerais point cette pierre consacrée également par l'esclavage passé et par la liberté présente ; je ne la conserverai pas sur ma table, muet témoin de mes égoïstes transports !

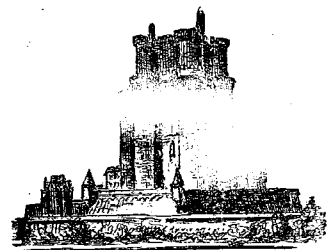
« Remporte ton encrier, mon ami, remporte-le. Porte-le, si tu veux, à Mirabeau, à Vergniaud, à Barnave, à Duport, à Lameth, à tous les heureux de ce monde qui font en France de l'éloquence ou de la liberté ! A ceux-là seulement un pareil encrier peut convenir ; ceux-là ont réduit en poudre tous les vieux instruments qui servaient à donner un corps à la pensée humaine. Ils en ont inventé de nouveaux et de plus sûrs ; ils ont brisé les vieilles règles et les vieux freins même de l'éloquence ; ils sont grands, sublimes et politiques comme on ne l'avait pas été avant eux. Si J. J. Rousseau vivait encore, il faudrait lui porter cette pierre, mon ami ; car à l'écrivain isolé de la foule, méprisant l'Académie, pensant et écrivant seul, à lui seul il est permis de tremper sa plume dans le fragment de la Bastille, contre laquelle il a levé la main le premier, et quand personne n'y songait. Citoyen, je vous en prie, remportez cette noble pierre : elle est faite pour les grandes pensées, pour les hardis courages, pour les passions populaires ; elle est toute neuve pour le génie, elle n'appartient qu'au génie utile. Portez-la chez Duport, portez-la chez Bailly, si vous voulez, mais, par pitié, qu'elle ne reste pas ici ! ôtez-la de ma vue ; jamais ce meuble ne servira à mes froides et puérides passions ; jamais, jamais je ne profanerais cette noble pierre, ce travail d'un peuple entier, en l'usant au commérage vulgaire de ma jeunesse ; encore une fois, éloignez de moi cette Bastille, elle me fait peur. »

L'homme partit emportant fièrement la Bastille entre ses bras. — Il alla la vendre à la comtesse du Barry !

« Vous êtes un grand niais, Monsieur, dis-je à Guillaume, avec vos encriers de pierre ; l'écritoire de M. Dorat ou de M. de Marivaux me suffira. »

Guillaume m'apporta le cornet avec lequel il faisait ses comptes de chaque jour !

Jules JANIN.



MARTIN.

C'était le 17 juin 1832, à Dublin !

— Et dans une vaste salle, consacrée d'ordinaire aux jeux de la scène, une foule immense était béante, — et les têtes du peuple ondulaient comme les épis mûrs par un chaud vent du midi, ou comme les vagues houleuses de la Méditerranée battues par le mistral.

Et l'on attendait, — et la curiosité se peignait sur toutes

les figures, comme reflétée dans mille miroirs, avec sa physiologie tendue et son regard interrogateur.

Cependant ce n'étaient ni les brillants accords de Weber ou de Rossini, ni les sublimes conceptions de Shakespeare ou de Mathurin, ni les danses voluptueuses des *Gardel* d'outre-mer, qui avaient ainsi cloué cette foule sur tous les gradins des loges et de l'amphithéâtre.

C'était Martin ! le hardi Martin, que nous avons si souvent applaudi aux Brotteaux, tout en frémissant de sa témérité.

Ce soir-là Martin devait pénétrer dans la cage d'Henriette.

Or Henriette, c'était la belle lionne de Martin, — lionne à l'œil de feu, à la longue queue battante, aux larges pattes terminées par des ongles aigus, à l'encolure fière comme celle du mâle. — Henriette avait reçu le jour dans les sables brûlants de la Lybie, et cependant elle jouait d'ordinaire comme un chien avec son maître; elle lui baisait les mains, elle lui permettait de s'asseoir familièrement sur ses reins souples et nerveux, et de passer sa main dans sa gueule rouge, au travers de ses longs crocs d'ivoire qui auraient suffi pour broyer le corps d'un bœuf. — Car Henriette était bonne pour Martin comme un mouton pour la bergère qui le mène au pâturage, — et chaque soir, pour émouvoir les sens blasés des spectateurs, Martin et Henriette s'amusaient ensemble à des jeux étranges, et se roulaient tous deux dans la cage de fer comme deux jumeaux dans le berceau qui les vit naître. — Cela faisait à la fois plaisir et peur !

Ce soir-là Martin devait redoubler encore l'étonnement que causaient ses exercices; il devait lutter corps à corps avec Henriette, et prouver en triomphant jusqu'à quel point l'adresse peut dompter la force, l'éducation modifier la nature.

Il se croyait sûr de réussir, car cent fois il avait tenté cette lutte dangereuse, et toujours son docile antagoniste lui avait cédé la victoire !

— Le voilà ! le voilà ! murmura la foule, — et Martin s'avança avec cette belle tête que nous lui connaissions, cette tête calme, imprégnée de toute la conscience de sa force; — et le bruit du peuple se calma peu à peu à sa vue, et le silence régna comme si l'on eût eu quelque chose à entendre. car c'est le propre d'une profonde curiosité d'être muette. Voilà pourquoi, sans doute, il se fait souvent moins de bruit au théâtre pendant le ballet que pendant l'opéra.

— Et après divers exercices, Martin, applaudi comme l'était naguère le grand Talma, ouvrit froidement la cage de la lionne, — et il entra !

Et il vint selon sa coutume passer doucement sa main sur le poil luisant d'Henriette; mais, contre l'ordinaire, ce poil se hérissa sous sa main, et un grondement sourd se fit entendre, — et ce grondement roula dans la salle comme le tonnerre dans un ciel noir pour annoncer la tempête.

Martin comprit le danger, mais, en homme de cœur, il voulut le braver, et une de ses mains frotta une seconde fois le corps brun d'Henriette.

— Seulement l'autre se porta sur le stylet qu'il avait

toujours caché dans sa poitrine; car il savait qu'un combat pareil, s'il avait jamais lieu sérieusement, serait un combat à mort, et que lui ou elle resterait sans vie au milieu de ces grilles de fer, où nul secours humain ne pouvait pénétrer.

Le mouvement de Martin fut prompt comme l'éclair, — mais celui de la lionne fut plus rapide encore, — et Martin sentit que la mort lui venait !

D'un bond, Henriette avait franchi tout l'espace qui lui était donné dans sa prison; — d'un autre elle s'était élancée comme une flèche d'Arabe sur l'homme qui avait épuisé sa patience de brute, et allumé dans son sein d'Afrique le désir de se venger.

Dans ce bond elle avait saisi Martin, — et sa griffe s'était incrustée dans les chairs, — pendant que sa gueule rouge saisissait une tête d'homme, et la broyait comme un faible chakal du désert.

Les os de Martin craquèrent à deux reprises sous des dents de fer, longues et aiguës comme l'acier d'un poignard, — et à peine si un sourd gémissement s'échappa de la poitrine de Martin, pris dans les pattes de la fauve comme dans un étau, pour révéler son horrible agonie !

Martin était brisé, — et il ne restait plus de lui que des lambeaux sanglants, que la lionne traînait encore avec rage sur la terre humide, comme une pâture dédaignée.

Et la forêt de têtes était encore là, — mais impressionnée, mais palpitante : — les femmes criaient, — les hommes cherchaient à mieux voir cette épouvantable catastrophe, qui n'avait point été annoncée sur l'affiche; — quelques âmes sensibles cherchaient seules à fuir ce spectacle d'horreur.

Et pendant ce temps, la lionne, froide et impassible comme le bourreau qui vient d'accomplir sa tâche en tuant légalement un homme, s'était recouchée fièrement sur le devant de sa loge, en essayant avec sa longue langue, le sang de son maître qui rougissait l'angle de ses lèvres; — elle se caressait les flancs de sa queue à bouquet, et roulait sur l'assemblée son œil stupidement féroce, comme si elle eût voulu dire : J'ai fait mon devoir. Pourquoi une créature faible comme l'homme a-t-elle osé s'attaquer à moi !

Et Martin était mort ! — ce pauvre Martin ! si intelligent, si courageux, qui dressait avec tant d'habileté les animaux féroces, — mort à trente-huit ans ! — avec de la fortune et de l'avenir ! —

Plaiguez Martin, vous tous qui l'avez connu, car vous sentez qu'il méritait un meilleur sort.

A Lyon, en 1829, on lui avait prédit ce funeste événement; — mais il n'en avait tenu compte, car il était brave et jaloux de se faire un nom dans son genre de travail. — Et la funeste prédiction s'est accomplie à Dublin. le 17 juin 1852 !



JE L'AI TROUVÉE.

Au fleuve des cités où ma barque dérive,
Errant sans gouvernail de l'une à l'autre rive,
D'un élan machinal suivant l'impulsion :
Tel en son lit de mousse est bercé l'alcion,
Tels en les flots mouvants d'une foule ondoiyante,
Se balançaient mes jours dans le vide et l'attente.
Pour moi, plus de parfums, d'harmonie ou d'amours,
Au creuset de l'ennui se dissolvaient mes jours,
Et le dernier reflet d'une aube vive et tendre,
Au sein d'un calme plat expirait sous la cendre.

Mais la brise des monts devait encor surgir
Et souffler au foyer que son vol fait mugir ;
Mais dans chaque vaisseau la lave bouillonnante
Devait galvaniser chaque fibre expirante ;
Le phare, triomphant de la nuit et du flot,
Devait briller encore aux yeux du matelot,
De ses reflets dorés illuminer ma vie
Et tirer du linceul mon ame endolorie.

Tel un soleil de mars en haut du mont Cénis
Fait reluire et mouvoir les glaçons endormis,
Et dans le lac immense où le géant se penche,
Roulant de bloc en bloc l'homicide avalanche,
Sur sa crête durcie au souffle des autans,
Fait renaître les fleurs et les feux du printemps.

Tel, entre ses cils d'or où scintille la flamme,
Un ange me dardant un rayon de son ame,
A ranimé mes sens, réalisé mon vœu,
Chassé mes longs ennuis et rendu mon ciel bleu.

Viens, que d'un culte ardent la ferveur t'environne !
Viens me faire oublier terre, cioux et couronne ;
Viens recevoir l'encens d'un esclave à genou,
Plus fervent qu'un Hébreu, plus rampant qu'un Indou,
Plus amoureux cent fois que l'oiseau qui roucoule,
Que la houle toujours courant après la houle,
Qu'un chant de rossignol, qu'un lascif fandango,
Qu'un vers de Lamartine ou qu'un soupir d'Hugo ;

Laisse-moi, de l'avare imitant les faiblesses,
Contempler mes trésors et compter mes richesses !
Sur ton front de satin marbré de jaspes bleus
Courber les jolis arcs qui couronnent les yeux !
Entre leurs franges d'or une perle azurée
Semble un bluet des champs humide de rosée,
Et ta bouche incarnate aux beaux festons d'émail
La péri blanche et rose, ambre pur du sérail.

Déjà le soleil manque à mon heureuse extase,
Le crépuscule ardent disparaît sous sa base,
Et, libre de son frein, plus d'un nuage noir
Voilant l'astre des nuits me prive de te voir ;
Viens, qu'aux dépens d'un sens l'autre double sa vie.
Quand on ne peut la voir on presse son amie !...
Approche-toi !... plus près !... bien, ta main dans ma main,
Ton souffle à ma figure, et ton sein sur mon sein,
Parle-moi, ... ravis-moi !... Que ton parfum de femme
Comme un sorbet d'Asie enivre ma jeune ame !...

Mais ta lèvre frémit, et ton sein soulevé
Semble un cerceau d'enfant bondissant au pavé,
Dieu ! que t'ai-je donc fait ?... Dis.... cède à ma prière,
N'as-tu pas d'une larme humecté ta paupière ?
Tu ne peux m'en vouloir !... Ta bouche me répond
Dans l'humide baiser qu'elle imprime à mon front !
Ta main serre ma main tendrement convulsive,
Ton haleine si fraîche est chaude et corrosive,

Et ton beau corps penché comme un jouc sur le lac
D'une étreinte de feu vient chercher le contact.

Merci, merci, mon Dieu, car les grandeurs du Louvre,
Les flots de soie et d'or dont l'opulent se couvre,
Les richesses de l'Inde ou le nom d'empereur
N'ont jamais fait vibrer une corde en mon cœur ;
Mais sous un chêne ombreux où la lune s'épanche,
Sur un gazon de mousse où rampent la pervenche,
Et le lierre terrestre et le thym parfumé
Déposer mollement un fardeau bien-aimé,
Compter, ivre d'amour et de reconnaissance,
Tous les bonds de son cœur !... être presque en démençe,
Et dire... palpitant encor d'un doux émoi :
Ces dents... ces yeux... ce cou... ce sein, tout est à moi !
Ah ! c'est là ma chimère ! Et devant ces délices,
Des outrages passés oubliant les supplices,
Plein d'espoir et de foi, l'homme croit au bonheur,
L'amant à la constance, et l'athée au Seigneur.

DELACROIX.

Tout ce qui tombe de la plume de *Béranger* est trop intéressant pour que nous ne nous empressions pas de publier la chanson inédite suivante qu'il vient d'adresser aux habitans de l'île Maurice, en réponse à une pièce de vers, accompagnée d'une balle de café, que les créoles lui avaient envoyée.

Quoi ! vos échos redisent mes chansons ?
Bons Mauriciens ! ils sont Français encore !
A travers flots, tempêtes et moussons,
Leur voix me vient d'où vient pour nous l'aurore.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Mes chants joyeux de jeunesse et d'amour
Ont donc aussi fait un si long voyage ;
Loin de vos bords leur bruit vole à sou tour,
Et me revient quand je suis vieux et sage.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Où m'a conté qu'aux bords du Gange assis,
Des exilés, gais enfans de la Seine,
A mes chansons, là berçaient leurs soucis :
Qu'ainsi ma muse endorme votre peine.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Si mes chansons vont encor voyager,
Accueillez-les, ces folles hirondelles,
Comme un bon fils reçoit le messager
Qui d'une mère apporte des nouvelles.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

Vous-même aussi célébrez vos amours ;
Dieu permettra que nos voix se confondent,
Mais en Français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous,
Les plus lointains nous semblent les plus doux.

BÉRANGER.

Le mot de la charade insérée dans notre dernier numéro est *dé-but*.

